

## *Terrasses*

Après avoir marché toute la journée dans la médina, il rentre fourbu à l'hôtel.

Avant de traverser la réception, il cache la bouteille de vin qu'il a achetée pour s'achever, dans sa poche de veste en lin tellement défraîchi qu'il a l'air d'un clochard. Mais ça, il s'en fiche complètement.

C'est l'été. Pourtant, pas de rosé bien frais comme dans toutes les histoires d'été, ce n'est pas son genre. Il préfère un rouge capiteux pour chasser les souvenirs d'un amour passé... qui passe mal. Rien de dramatique. Mais s'il n'avait pas accepté cette semaine de travail, jamais il ne serait revenu dans cette ville.

Elle tourne en rond pieds nus dans sa chambre 407, dans une robe garance au décolleté... un décolleté avec

quatre points de suspension. Elle devait se rendre à une soirée, mais elle s'est fâchée à la dernière minute avec son cavalier. Elle est venue jusqu'ici en vacances, dans le vague espoir qu'un certain homme vienne l'y rejoindre ou la supplie de revenir. Aucune nouvelle.

En libérant la fermeture Éclair dans son dos, elle découvre brusquement qu'elle commence à apprécier sa solitude.

Dans sa chambre 408, une fois vérifié qu'il n'a aucun message (*pas un seul, personne au monde ne pense à moi, merveilleux !*) et une fois ses chaussures balancées à l'autre bout de la pièce, l'homme au cœur en désordre s'installe sur la petite terrasse pour se servir à boire. Il adore la vue sur les toits et la montagne, au loin. C'est un amoureux des lointains. Voilà le vrai luxe pense-t-il, se projeter à l'horizon. Il déplie ses jambes sur la balustrade et ses pieds nus dans l'air doux du soir. Le vin est bon, le délassément arrive. Quand une femme en robe rouge avec des seins qui dansent s'installe sur la terrasse voisine.

Elle, comme lui, ne s'attend pas à trouver quelqu'un, si proche, si oisif et si seul, un soir d'été, une nuit où tout le monde a normalement quelque chose de féérique à faire. Elle s'exclame, mais elle le regrette aussitôt... *Moi qui croyais être seule !*

L'homme se tourne vers elle, en essayant de ne pas regarder ses seins qu'il sent déjà comme des oiseaux dans le creux de ses mains et s'excuse d'être là. Elle fait de même. Elle a très bien vu que cet homme cache en lui des sanglots qui ne sortiront jamais.

Elle fait un tour sur elle-même comme une vraie Carmen.

Le frémissement de la ville est plus perceptible que les autres soirs. Une grande fête se prépare, la plus belle de la région. De splendides pur-sang progressent lentement au milieu de la rue, alors les coups de klaxon s'échangent léger, comme des clins d'œil.

La femme s'accoude pour observer la foule de plus en plus compacte déambuler le long des échoppes. Ses hanches moulées dans sa robe, son visage aux traits byzantins éclairé par la lueur chaude des torches en contrebas... L'homme demande :

- *Est-ce qu'un verre de vin vous ferait plaisir ?*

Elle refuse gentiment.

Elle ajoute qu'elle parlerait trop, parce que cela fait pas mal de temps qu'elle ne dit plus rien.

Il fixe à nouveau son attention sur la montagne au sommet recouvert d'un soupçon de neige. Il se dit qu'une femme comme elle qui ne parle plus doit très bien observer la vie. Puis, après un long temps d'hésitation, il s'ouvre à elle :

- *Pourriez-vous me dire, en me regardant, qui vous voyez ?*

La femme prend tout de suite le jeu très au sérieux. Elle étudie l'homme, son visage bien sûr mais aussi son corps et répond, comme un oracle...

- *Vous êtes un bel homme enveloppé d'oripeaux. Ce que vous faites, vous l'accomplissez avec ironie. Vous croyez que la vie n'est pas digne qu'on lui donne plus. Vous croyez que c'est en se tenant à la lisière, concentré mais toujours en recul, que vous vous en sortirez.*

L'homme interloqué boit plusieurs gorgées de vin puis ose demander :

- *Je me trompe ?*

- *Je vous conseillerais plutôt l'attachement*, répond-elle et elle se met à rire avec tendresse.

Chacun reste alors en lui-même un bon moment, lui toujours les jambes sur la balustrade, les yeux perdus dans le vague en direction de la montagne solide et silencieuse.

Brusquement elle lui lance :

- *Je vais me coucher. Cessez de vous inquiéter. Je vous souhaite une bonne nuit.*

Il n'a pas la force de la retenir. Il sait qu'il ne doit pas la rappeler. Ils ont probablement échangé le meilleur.

Elle se retire de la terrasse.

En fermant les yeux comme un chat, il sent combien il adore la vie d'hôtel, combien tous ces hôtels où il a vécu un temps plus ou moins court incarnent pour lui autant de centres du monde.

Il fait alors le vœu que ce cœur-là ne s'arrête jamais de battre. Ce cœur commun aux voyageurs, aux hommes et aux femmes ardents ou détachés, au travail, perdus, amoureux, inaptes à tout ou magnifiquement accomplis...

Puis il se dégage de sa veste informe, de sa chemise, et torse nu, jusqu'à très tard cette nuit-là, il célèbre le bonheur qu'une femme, sans même le savoir, lui a donné.